

ciation des Marchands-Détailliers de l'Ontario.

Échevin N. Lapointe, épiciers qui a été l'un des premiers instigateurs du mouvement contre les timbres de commerce. C'est à lui en grande partie qu'est due la loi votée à Québec et qui a mis le feu aux poudres.

Nous ne terminerons pas sans mentionner le nom de M. Honoré Gervais, C. R., membre du Parlement, représentant du quartier St-Jacques, qui a pris en mains la cause du commerce et a su la faire triompher auprès du gouvernement et des Chambres. Nul autre n'aurait pu apporter plus de dévouement, plus d'énergie à défendre les intérêts qui lui avaient été confiés.

LES TERRES ET LES COMPAGNIES DE COLONISATION

Dans une des dernières séances de la Chambre des Communes, le Ministre de l'Intérieur, M. Oliver a fait une déclaration qui nous a quelque peu surpris. Il a dit, en effet, qu'à l'avenir le gouvernement ne vendrait plus de grandes étendues de terrains en bloc faisant partie du domaine national.

Nous comprenons parfaitement que le gouvernement ne veuille, en aucune façon, se prêter à la spéculation sur les terres du Nord-Ouest et qu'il prenne des mesures énergiques pour éviter la répétition d'abus qui ont pu se produire dans le passé.

S'il est des compagnies qui accaparent d'immenses étendues de bonnes terres pour des fins de spéculation; et découragent plutôt qu'elles n'encouragent la colonisation, il est d'autres compagnies également qui peuvent se former dans un but d'utilité générale et qu'il faudrait plutôt aider et même susciter au besoin.

Nous voudrions voir, à côté de la colonisation officielle, qui n'a pas toujours été très heureuse dans le choix des colons, la colonisation libre par des compagnies privées.

Elle est possible, elle est facile et nous ne craignons pas de dire qu'elle est préférable à la colonisation officielle.

Les colons que nous envoient les agents du gouvernement à l'étranger sont recrutés un peu partout, surtout parmi les indigents, les désœuvrés, les déclassés; c'est une catégorie de gens qu'il vaudrait mieux laisser dans leur propre pays que d'attirer au Canada où ils ne feront pas mieux, pour la plupart, que chez eux. Ce que recherchent les agents c'est moins la qualité que le nombre des colons.

Il nous faut le nombre et la qualité, c'est pourquoi la colonisation libre doit avoir sa place à côté de — nous dirions

volontiers le pas sur — la colonisation officielle.

Les colonies de colonisation doivent avoir des terres à offrir pour attirer des colons et, si les paroles du ministre doivent être prises à la lettre, il ne pourra plus se former de compagnies de colonisation, puisqu'elles ne pourront plus obtenir les étendues de terres qui leur seront nécessaires pour établir des colons.

Pourquoi une compagnie de bonne foi, fondée sur des bases solides, ayant à sa tête des hommes connus et responsables, ne pourrait-elle pas obtenir quelques centaines de mille acres parmi les millions d'acres de terres incultes que renferme l'Ouest Canadien?

Si le gouvernement craint que ces terres soient acquises dans un but de pure spéculation, il peut imposer, dans l'acte de vente, des clauses qui forcent les compagnies de colonisation à coloniser réellement.

Ces compagnies ne donnent évidemment pas les terres gratuitement, elles les vendent aux colons qu'elles recrutent. Elles n'attirent donc au pays que des gens ayant quelque capital et qui soient désireux de faire fructifier leur capital. C'est exactement la classe de colons dont le pays a besoin, c'est le genre d'immigrants qu'il nous faut.

Nous espérons donc que la déclaration du Ministre de l'Intérieur ne saurait affecter les compagnies de colonisation de bonne foi et que le gouvernement leur réserve encore les terres dont elles ont besoin pour augmenter la population du pays, sa production, ses ressources, sa richesse.

DUREE DE LA JOURNEE DE TRAVAIL

A cette époque, où l'agitation est très générale pour obtenir une journée de travail de huit heures, il est bon de remarquer que les recherches les plus minutieuses sont impuissantes à trouver des fortunes faites par un travail de huit heures par jour. Les biographies des hommes qui ont fait leur éducation par eux-mêmes, l'histoire intime de ceux qui sont parvenus à la fortune sont en faveur de la journée de travail qui commence de bonne heure et qui finit tard.

La grande capacité de travail d'Edison est bien connue; il l'offre comme une recette pour arriver au succès dans toutes sortes d'affaires aussi bien que dans les inventions. "Levez-vous à six heures le matin et travaillez jusqu'à deux heures le lendemain matin. Continuez à agir ainsi jusqu'à ce que vous ayez atteint un résultat dans votre ligne. Si le succès n'arrive pas bien vite, vous feriez mieux de diminuer vos heures de sommeil et de travailler un peu plus tard pendant que vous êtes éveillé. Si vous suivez cette règle, vous pouvez réussir

comme inventeur ou dans toute autre affaire. C'est en suivant cette ligne de conduite que la lumière électrique a été découverte ainsi que le phonographe et le kinétoscope. Il est peu de personnes qui réalisent ce que signifie réellement cette intensité de travail: Se lever de très bonne heure, se coucher très tard et l'assiduité au travail avec une énergie qui ne peut jamais admettre l'insuccès. Des hommes de cette espèce sont sûrs d'arriver au succès."

"L'ancienne règle demeure la même, dit George W. Perkins; il n'y a pas de succès sans ténacité opiniâtre". Quand il y a trois ou quatre ans, M. Perkins devint, à l'âge de trente ans, un associé de M. Morgan avec un revenu de \$600,000, on se rappela qu'il avait débuté comme garçon de bureau à Chicago, n'ayant que l'instruction donnée dans les écoles ordinaires, et qu'il avait fait son chemin jusqu'à la haute position qu'il occupe maintenant dans un espace de temps relativement court. Il avait neuf ans à l'époque de l'incendie de Chicago et, plus tard, il entra dans le bureau de son père qui était agent de la New York Life Insurance Company. C'était une époque où on faisait des efforts énormes pour rebâtir la ville de Chicago. L'entourage de l'enfant était plein d'énergie; il vit des hommes atteindre de nouveau la richesse et la puissance par leur aplomb et un travail ardu. Il devint teneur de livres dans le bureau où il travaillait et, en 1881, il était nommé caissier. On l'a décrit comme un travailleur infatigable et systématique. Il ne perdait pas de temps dans les amusements. Son unique pensée était le travail. Dans toutes les nombreuses situations qu'il a remplies dans la carrière de l'assurance, il avait pour devise favorite le vieux dicton "Rien d'impossible à l'homme industriel". La critique qu'il fait des jeunes gens, en général, est qu'ils ne désirent pas travailler plus de huit heures par jour, qu'ils veulent prendre les choses à leur aise et rester au lit tard le matin. "Ils ne peuvent jamais arriver au premier rang de cette manière". Tel est son ultimatum.

DE LA MANIERE DE FORMER UN EMPLOYE

Quelques succès remarquables ont été obtenus dans le monde industriel par ce qu'on appelle "l'organisation d'un seul". Mais je crois avec Andrew Carnégie, écrit Richard W. Sears, le commerçant de Chicago, dans "System", que dans la plupart des cas ce sont les hommes que vous choisissez comme subordonnés qui font votre succès. Choisissez vos employés avec beaucoup de soin et en temps convenable, puis rendez-leur la main et laissez-les agir dans des limites bien